

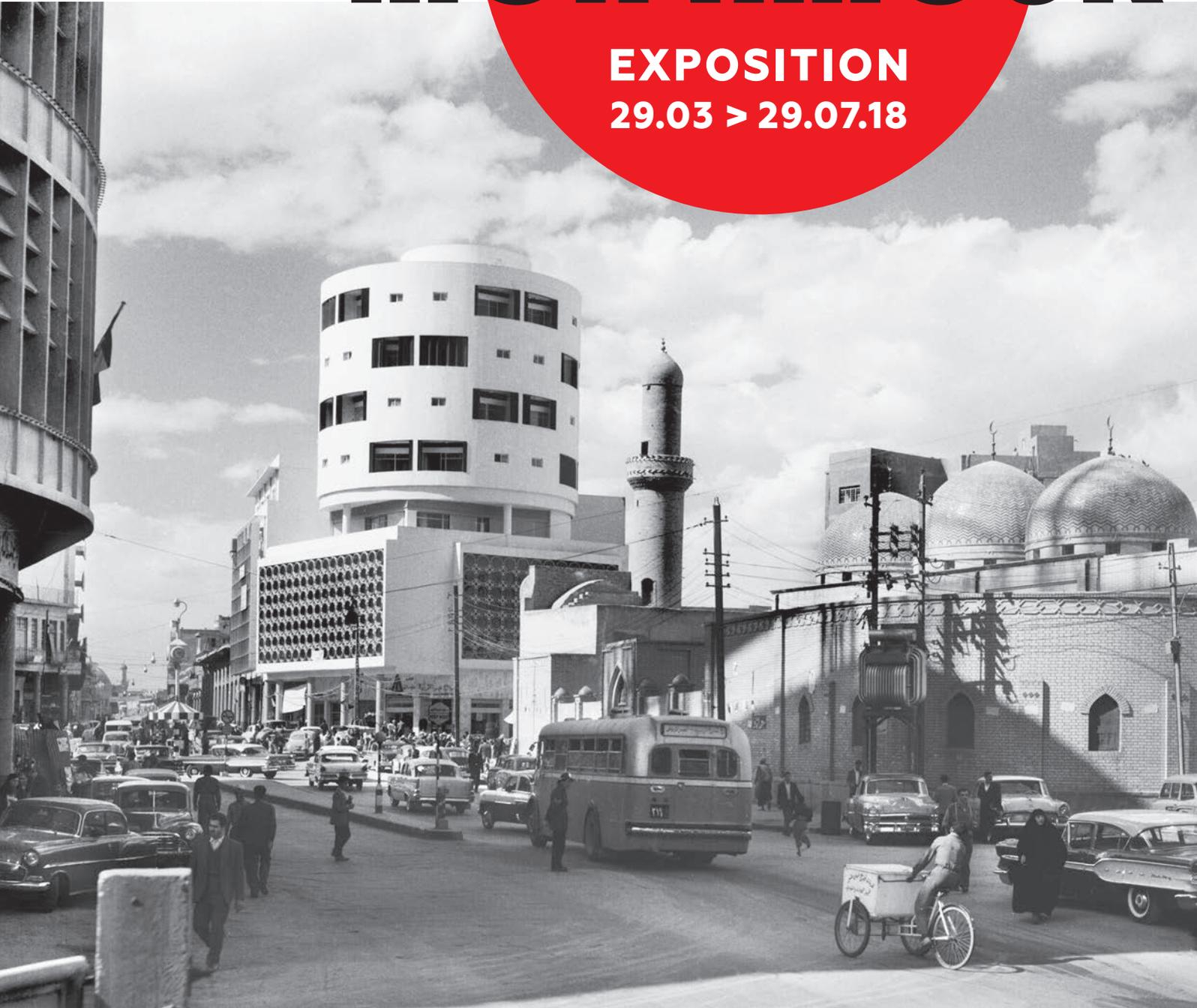


**Institut
des Cultures
d'Islam**

Revue de presse

BAGDAD MON AMOUR

**EXPOSITION
29.03 > 29.07.18**



Latif Al Ani, *Shorja Street, Bagdad, 1950* (détail) © Latif Al Ani, courtesy Ruya Foundation

Avec le soutien de



Sous le patronage
de l'**UNESCO**

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

MAIRIE DE PARIS





Institut des Cultures d'Islam

Presse audiovisuelle

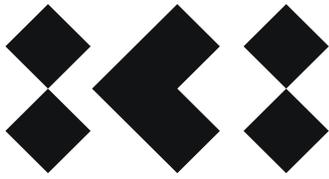
- 8 avril : **TV5** - Interview de Morad Montazami
- 18 avril : **France 24** - Interview de Morad Montazami
- 29 avril : **RFI** - Interview de Morad Montazami + Sujet de Sarah Tisseyre
- 3 juin : **Beur FM** - Interview de Bérénice Saliou
- 7 juin : **Monte Carlo Doualiya** - Interview de Morad Montazami
- 17 juillet : **Radio Orient** - Interview de Morad Montazami

Presse écrite

- 11 avril : **Télérama** - Bagdad mon amour
- 20 mai : **Mouvement** - Bagdad mon amour
- 23 mai : **Art Absolument** - Bagdad mon amour
- 1er juin : **Diptyk** - Bagdad mon amour
- 5 juin : **Le Courrier de l'Atlas** - Irak, des ruines à la renaissance artistique
- 6 juin : **L'Officiel des spectacles** - Bagdad mon amour
- 1er juillet : **Artension** - La résistance culturelle en Irak aujourd'hui

Presse digitale

- 28 mars : **France Culture** - Exposition « Bagdad, mon amour »
à l'Institut des Cultures d'Islam
- 4 avril : **Art Trope** - Bagdad mon amour
- 6 avril : **Le Bonbon** - Bagdad mon amour
- 30 mai : **RFI** - « Bagdad mon amour », l'art irakien contemporain
- 1er juin : **Alaraby** - Bagdad mon amour
- 8 juin : **Beaux Arts** - Les 5 expos gratuites à ne pas manquer
en juin à Paris



**Institut
des Cultures
d'Islam**

Presse audiovisuelle

TV5MONDE

8 avril 2018 - Magazine Maghreb-Orient express

3'32

Interview de Morad Montazami



Morad Montazami est historien de l'art, rédacteur en chef de la revue « Zamân » et commissaire de l'exposition « Bagdad mon amour » qui s'ouvre à l'Institut des cultures d'islam à Paris (jusqu'au 29 juillet 2018). Une exposition qui s'intéresse aux initiatives des artistes irakiens pour réinventer un patrimoine dans un pays ravagé par des années de guerre.



18 avril 2018 - Journal

10'37

Interview de Morad Montazami



Célébrer l'art, l'architecture, le patrimoine irakien, telle est l'idée de l'exposition «Bagdad mon amour», à Paris. Morad Montazami, son conservateur, souhaite créer les ponts à travers l'histoire et la culture de l'Irak. On y croise d'anciens clichés de la capitale, des oeuvres modernes et même des reconstitutions de pièces archéologiques détruites par l'organisation État islamique.

18 avril 2018 - Journal

6'58

Interview de Morad Montazami



When the Islamic State group seized parts of Iraq, art was looted and destroyed. Back in 2003, some museums and archaeological sites had also been targeted. But throughout the destruction, artists and ordinary people fought back, saving artworks. Now in slightly more stable times, new works are being created to ensure that art, once again, thrives in Iraq. As part of those efforts, a new exhibition, «Baghdad mon amour» («Baghdad my love») has opened in Paris. We spoke to curator Morad Montazami.



29 avril 2018

6'53 et 4'54

Interview de Morad Montazami



Si le musée national d'Irak à Bagdad a fini par rouvrir ses portes en 2015, c'était avec moins d'un tiers de ses pièces originelles, les autres ayant été volées dès la chute de Saddam Hussein. L'exposition « Bagdad mon amour » présentée jusqu'au 29 juillet à l'Institut des cultures d'Islam à Paris, montre comment de nombreux artistes irakiens contemporains multiplient les stratégies pour réinventer leur patrimoine, qu'il soit mésopotamien ou moderne.

29 avril 2018

3'42

Sujet de Sarah Tisseyre +

Interview de Morad Montazami



L'Institut des cultures d'Islam à Paris met à l'honneur l'Irak, de l'antiquité à nos jours. L'Irak et ses artistes, sa culture, confrontés à l'ignorance et à la barbarie, depuis plusieurs décennies. « Bagdad mon amour » est un programme de lectures, conférences, concerts ou projections de films, et une exposition d'art contemporain jusqu'à la fin du mois de juillet.



3 juin 2018 - Rencontre

38'17

Interview de Bérénice Saliou



Rencontre 03 06 18 - Institut des Cultures d'Isl...

00:00 / 38:17

MCD

مونت كارلو
الدولية

7 juin 2018

نشرت في : 07/06/2018 آخر تحديث : 07/06/2018

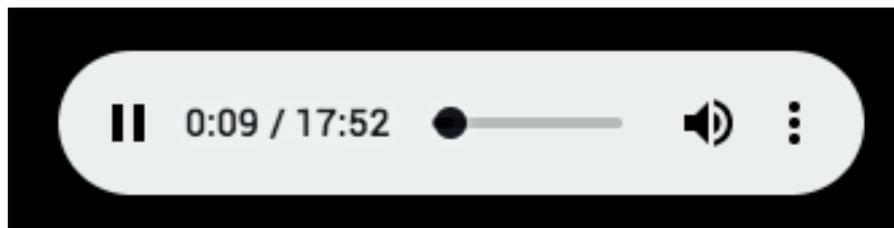




17 juillet 2018

17'52

Interview de Morad Montazami



L'exposition « Bagdad mon amour » jusqu'au 27 juillet

17 Juil 2018

Entretien avec Morad Montazami, historien de l'art, directeur des Éditions Zaman Books, chercheur attaché à la Tate Modern de Londres et commissaire de l'exposition « Bagdad mon amour », organisée à l'Institut des Cultures d'Islam, en partenariat avec Radio Orient.

Entretien réalisé par Zouhour



**Institut
des Cultures
d'Islam**

Presse écrite

**Bagdad mon amour**

Jusqu'au 29 juil., 11h-19h (sf lun.), 16h-20h (ven.), [Institut des cultures d'Islam](#), Goutte-d'Or, 56, rue Stephenson, 18°, 01 53 09 99 84. Entrée libre.

IA Historien d'art, commissaire, chargé de recherches à la Tate Modern de Londres, Morad Montazami propose une passionnante exposition à l'[Institut des cultures d'Islam](#). Sur les deux sites de la Goutte-d'Or sont réunies les œuvres de seize artistes irakiens et d'un Français, pour redonner corps au patrimoine disparu dans le pays ou abîmé par les années de guerre... Il s'agit de réinventer les symboles de l'Antiquité, de raviver la mémoire de la modernité à travers des éléments du patrimoine peint ou bâti... Les bannières de tissu d'Ali Assaf, les photographies noir et blanc de Latif Al-Ani des années 60 témoignant des jours heureux, les sculptures de Jewad Selim réveillent aussi notre mémoire, envahie par les images de conflits.



PHOTO: YAGUELO

Bagdad mon amour

- jusqu'au 29 juillet à [l'Institut des Cultures d'Islam, Paris](#) -

En arabe, il existe une vieille maxime selon laquelle « *Le Caire écrit, Beyrouth imprime et Bagdad lit* ». Et si malgré tous ses malheurs l'aura culturelle de la capitale irakienne n'a jamais faiblit, c'est notamment grâce à l'amour que lui portent ses artistes et intellectuels. Un amour que la très belle exposition de l'ICI nous conte à travers le temps, dans une série d'œuvres toutes tendues vers l'éternelle renaissance de la cité des *Mille et une Nuits*.

◇ T. A.-L.



Michael Rakowitz, *The Invisible Enemy Should Not Exist*, p. Nick Ash

BAGDAD, PASSÉ (RE)COMPOSÉ



Latif Al Ani, *Shorja Street, Bagdad*, 1950, photographie.

Portée par Morad Montazami, connaisseur averti des scènes moyen-orientales, *Bagdad, mon amour* ne se veut pas un panorama de l'art contemporain en Irak. L'exposition de l'[Institut des cultures d'Islam](#) traduit plutôt la volonté du commissaire de créer un récit nourri, comme il l'indique, par « les stratégies collectives liées à la réinvention du patrimoine national irakien ».

Dès lors, les temps se télescopent – la Mésopotamie et la muséologie contemporaine, l'éveil d'une nation moderne et sa déchéance en cours, les destructions des symboles et le recours à la création pour en garder trace... Montazami expose ainsi une peinture de mosquée par Jewad Selim, pionnier de la modernité bagdadienne dans les années 1950, redessinée par sa femme Lorna dans les années 1980 – et dont l'original a disparu lors de pillages en 2003. Avec le natif de Kirkouk Himat, cette concordance des temps rappelle à la vie l'antique Ishtar, amante déçue de l'épique Gilgamesh, par la commande d'écrits à plusieurs poètes, dont Adonis et Bernard Noël, qu'il compile dans

des livres peints par ses soins à la beauté tant ornementale que meurtrie. Les photographies du Bagdad des années 1950 de

Latif Al Ani éclairent quant aux signes de cette identité multiple : le modernisme architectural y partage la même lumière que les substrats antéislamiques ou les hauts minarets que la religion de Mahomet a fait s'élever partout. Mais « les choses ne croissent et ne lèvent que sur leurs cendres consumées », constatait déjà le poète irakien Badr Shakir al-Sayyab au milieu du XX^e siècle. Et face aux destructions de ce patrimoine, accélérées par la mise à bas du régime de Hussein et l'avènement d'Al Qaïda puis de Daesh, créer et le réinventer devient un moyen de le conserver. Pour Hanaa Malallah, la confrontation entre un drone et la grande ziggourat d'Ur a ainsi mené à une tentative d'échafauder virtuellement le surplomb manquant du vestige. Plus largement, c'est vers l'esthétique documentaire que se tourne le commissaire pour étayer sa thèse : celle d'Ala Younis et de Sherko Abbas, mais aussi des photographies prises au musée d'archéologie de Bagdad le jour suivant tout juste les pillages de 2015. De fait, le parti pris de *Bagdad, mon amour* – croiser création et historiographie – le rapproche du *Théorème de Néfertiti*, exposition traitant de l'émergence de la modernité en Égypte, montrée à Doha et à Paris en 2014. ■ Tom Laurent

Bagdad, mon amour.
[Institut des cultures d'Islam](#), Paris.
Du 29 mars au 29 juillet 2018

Hanaa Malallah,
Drone hits the Great Ziggurat of Ur,
2016-17, vidéo.



1er juin 2018

Bagdad mon amour

Le curateur Morad Montazami propose un parcours atypique entre mémoire des avant-gardes et patrimoine disparu pendant les conflits qui ont frappé la capitale irakienne ces dernières décennies.

« *Le titre de l'exposition est clairement sentimental* », assume son commissaire, Morad Montazami. On pense évidemment à *Hiroshima mon amour*, le film d'Alain Resnais d'après un scénario de Marguerite Duras, dans lequel s'enchevêtrent différents espaces et temporalités. Comme dans ce chef-d'œuvre avant-gardiste, la nouvelle exposition de l'Institut des cultures d'Islam se réfère à « *un art qui compose avec les temporalités de la catastrophe*. » En l'occurrence la guerre Iran-Irak, les différentes invasions américaines et la terreur exercée par l'État islamique, ici reliées au sort du musée national d'archéologie fondé en 1930, « *caisse de résonance de toute l'exposition* », précise Morad Montazami. Il en est question, de façon délibérément fragmentaire, tout au long du parcours.

UN MUSÉE SANS MURS

Tout d'abord à travers l'évocation de l'un de ses conservateurs les plus célèbres : Jewad Selim, l'un des fondateurs dans les années 60 du mouvement d'avant-garde Bagdad Modern Art Group, dont plusieurs œuvres ont disparu. À travers aussi les œuvres en papier mâché de Michael Rakowitz, juif irakien vivant aux États-Unis, qui reconstitue différents objets du musée national, assortis de cartels iconoclastes dans lesquels se côtoient des citations d'hommes politiques et de véritables données archéologiques.

« *L'histoire irakienne est pleine de trous*, ajoute Morad Montazami, *on a besoin de retisser toutes ces couches de la*

culture visuelle et du patrimoine irakiens. » Pari réussi pour une exposition que son curateur a voulue « *aussi puissante qu'un film* ». Un « musée sans murs » qui montre des œuvres à jamais disparues et rend compte de projets inaboutis. À l'image du diaporama élaboré par Waddah Faris, *The Lost Museum* : une soixantaine de reproductions d'œuvres qui auraient dû composer l'essentiel de la collection du Musée des Beaux-Arts de Bagdad qui n'a jamais vu le jour, remplacé par le Saddam Art Center dont une vidéo de propagande nous montre la démesure. Dans la section « Mosul Eye Bureau », consacrée à un projet de plateforme numérique, des cadres vides dessinés au mur côtoient les reproductions d'œuvres contemporaines n'ayant pu voyager pour des questions douanières.

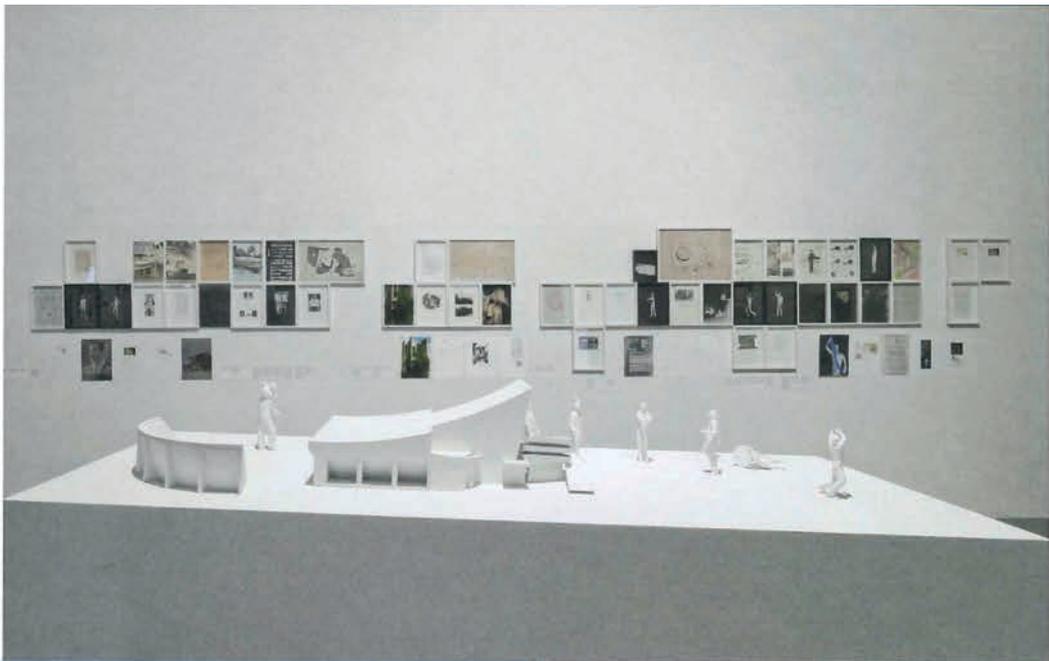
La notion « d'antique modernité », concept phare forgé par le Bagdad Modern Art Group dans les années 60, donne son titre à l'une des sections de l'exposition. En rendant hommage à un patrimoine civilisationnel constitué de différentes strates (sumérienne, assyrienne, mésopotamienne, islamique), Morad Montazami réveille un passé « *qui pourfend tous les essentialismes et les nationalismes* » à travers une exposition-collage, certes éclatée, mais « *plus puissante que la volonté des États de se détruire les uns les autres* ». Magistral !

Olivier Rachet

« Bagdad mon amour », Institut des cultures d'Islam, Paris, jusqu'au 29 juillet 2018.

Ala Younis, *Plan for Greater Baghdad*, 2015

© Ala Younis, photo:
Alessandra Chemollo, 2015
Courtesy Biennale de Venise



Hanaa Malallah, *Drone hits the Great Ziggurat of Ur*, 2013, encre sur toile

© Hanaa Malallah



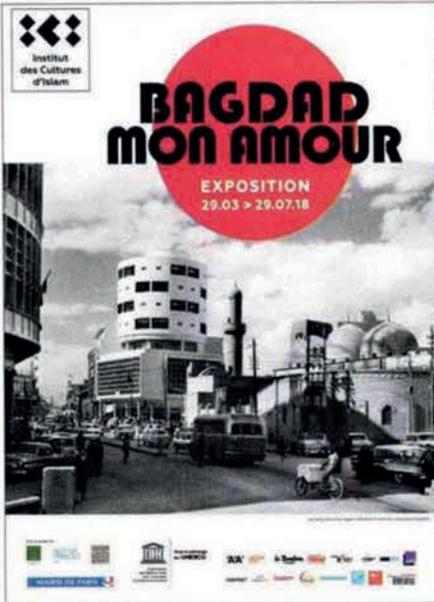
Michael Rakowitz, *The Invisible Enemy Should Not Exist* (détail)

© Michael Rakowitz Photo Nick Ash



Latif Al Ani, *Shorja Street, Bagdad* (détail), 1960

© Latif Al Ani Courtesy Ruya Foundation



IRAK

DES RUINES À LA RENAISSANCE ARTISTIQUE

L'Institut des cultures d'Islam, à Paris, expose les œuvres d'Irakiens qui ont su réinventer l'art depuis un demi-siècle. La perte de leur patrimoine lors de différentes guerres n'a pas eu raison de leur créativité, nourrie des symboles de l'Antiquité.

Par Nadia Mehloub

L'exposition, placée sous le patronage de l'Unesco, met en scène et en dialogue les travaux d'artistes irakiens de 1950 à nos jours. Selon Morad Montazami, commissaire de "Bagdad mon amour" à l'Institut des cultures d'Islam, à Paris, entre 15 000 et 17 000 objets ont été pillés au musée d'Art moderne de la capitale irakienne en 2003, à la suite de la chute du régime de Saddam Hussein et de l'invasion américano-britannique. Un tiers des pièces auraient été retrouvées grâce aux enquêteurs d'Interpol et aux équipes d'archéologues.

Aussi, cette rétrospective invite à une lecture engagée sur la façon de préserver l'art ou de le réinventer. Les œuvres choisies symbolisent une forme de résistance face à la disparition et la destruction du patrimoine. On ressuscite les symboles de l'Antiquité à travers les étoffes et l'esprit contestataire des mouvements post-coloniaux (l'indépendance de la République d'Irak date de 1958) par les affiches. Même des ruines de sable, les merveilles de Babylone ressurgissent.

Explorer le passé

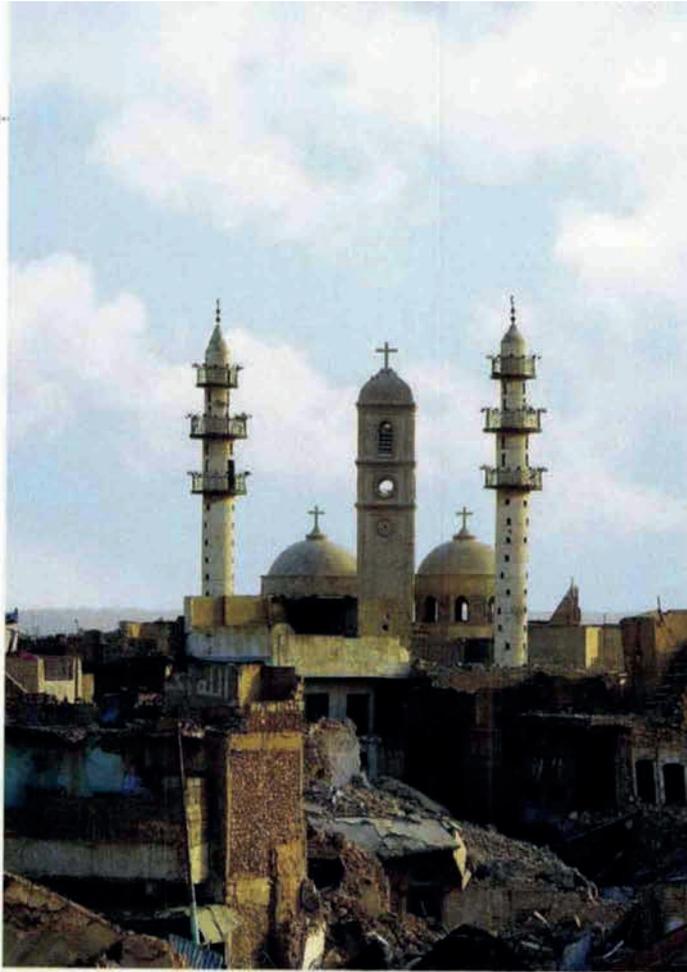
Dans une pièce, une pluie d'étendards brodés d'une main de Fatma, l'un des symboles de protection les plus anciens au monde, tombe du plafond. Cette œuvre d'Ali Assaf rappelle l'architecture des fenêtres de Bassora (au sud de l'Irak), sa ville natale, ravagée par la guerre. Il explore ainsi l'imaginaire du deuil et les rituels de lamentation dans la tradition musulmane.

Les affiches de Dia Azzawi, quant à elles, témoignent de l'intense activité culturelle qui régnait à Bagdad dans



The Invisible Enemy Should Not Exist, Michael Rakowitz, 2017.

Michel Rakowitz, crédit photo : Nick Ash



La Mosquée à Safar, Hilal Annaz, 2017.



Monument to Freedom by Jewad Selim, Tahrir Square, Baghdad, Lotif Al Ani, 1962.

عرض

les années 1960, et évoquent l'importance du recours aux arts graphiques durant la période postcoloniale comme outil de propagande. Julien Audebert, de son côté, a reconstruit un fragment de la porte d'Ishtar (l'une des huit entrées de la cité de Babylone) à l'aide de lourds sacs de sable militaires, représentant le *Panneau du lion passant*, conservé au musée du Louvre.

La suite de l'exposition présente quelques œuvres du couple Jewad et Lorna Selim, figures pionnières de l'art moderne en Irak, et de leurs héritiers. Signe prémonitoire ou non, dans les années 1950, les artistes du Bagdad Modern Art Group travaillaient déjà à la réinvention de leur héritage culturel, en s'inspirant des antiquités islamiques, sumériennes et assyriennes. Cette génération "moderniste" avait élu domicile au musée national irakien, inauguré en 1966, et s'est retrouvée aux premières loges pour observer, restaurer des antiquités. En effet, le projet du musée a été lancé en 1923, à la suite de nombreuses découvertes archéologiques réalisées autour de la capitale irakienne.

L'art comme outil de résistance

Le tableau de la mosquée de la ville de Koufa (*Al-Kufa*) – une reproduction réalisée par Lorna (l'œuvre originale de Jewad n'a jamais été retrouvée) – illustre un espace syncrétique dans le style néo-antique. Les artistes actuels comme Ala Younis, Mehdi Moutashar, Walid Siti ou Hanaa Malallah, porteurs de cet héritage architectural, s'inspirent de minarets, dôme, ziggurat, arche dans leurs dessins, sculptures, vidéos ou photographies et créent des œuvres poétiques.

Il y a une soif de bâtir des ponts entre les différentes civilisations chez les artistes irakiens, incarnée par le *Monument à la liberté* (célébrant l'indépendance) de Jewad Selim, qui meurt en 1961, à 41 ans, sans parvenir à l'achever. Photographiée par Lotif Al Ani, l'œuvre originale (*ci-contre*) mesure 50 mètres de long sur 10 mètres de haut et s'inspire des reliefs muraux assyriens.

Autre témoignage du vivier créatif attaché à la mémoire du passé : la reconstitution, en papier mâché, des antiquités perdues qui parsèment le dernier segment de l'exposition. L'artiste irako-américain Michael Rakowitz a recréé des centaines d'œuvres du musée national de Bagdad volées ou détruites pendant la guerre (en 2003). La couche supérieure des statuettes est constituée de papier issu de journaux arabophones.

Une salle est aussi dédiée au Mosul Eye Bureau, une plateforme d'informations en ligne, qui met en avant certains artistes irakiens. Créé par un collectif, il a notamment servi à informer les organisations internationales, comme l'Unesco, de la situation de la ville sous l'occupation de l'Etat islamique. ■

BAGDAD MON AMOUR, jusqu'au 29 juillet à l'[Institut des cultures d'Islam](http://institut-des-cultures-d-islam.org), 19, rue Léon, Paris XVIII^e, institut-cultures-islam.org

Expositions

Zoom

Bagdad mon amour

L'Institut des cultures d'Islam, proche boulevard Barbès, consacre une exposition à des artistes qui, après les guerres, cherchent à réinventer l'Irak. De l'Épopée de Gilgamesh au quartet Radio Bagdad, partez à la découverte d'un pays à la culture méconnue.

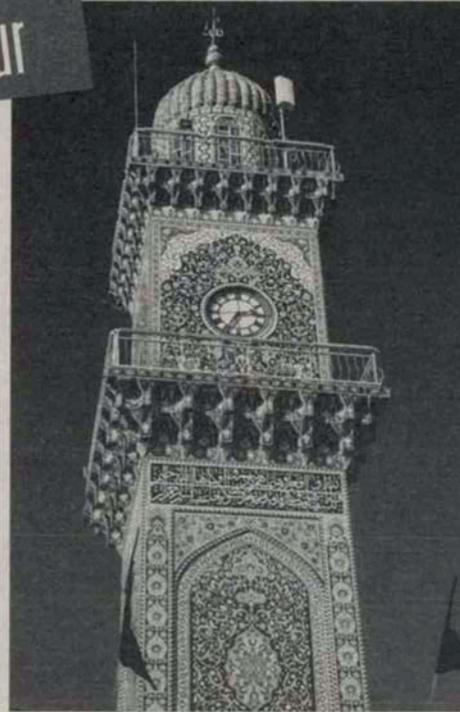
L'art comme un pansement

L'art peut-il aider à reconstruire un pays ? C'est la question ambitieuse que pose l'exposition *Bagdad mon amour*.

Alors que de nombreux sites archéologiques ont été détruits, **L'Institut des cultures d'Islam** présente des œuvres d'artistes irakiens, français ou américains, qui tentent de sauvegarder le patrimoine de ce pays meurtri. Au cœur d'un

« musée sans mur », vous verrez des sculptures, comme une construction en Legos, des photographies ou encore un documentaire sur le quotidien d'une famille irakienne.

Dans *Cloth windows : for my Mother*, l'artiste Ali Assaf rend hommage à sa mère couturière en réinventant en tissu les fenêtres de la ville de Bassora dont il est originaire, tandis que le photographe Latif Al Ani présente des photographies de Bagdad sur la période 1950 à 1970, avant la guerre.



« Pour traiter de ces sujets avec la distance nécessaire, nous sommes à la fois à contretemps et dans l'air du temps, puisque malheureusement ces démantèlements culturels continuent, comme à Mossoul » explique Morad Montazami, commissaire de l'exposition.

Plus qu'une exposition

Bagdad mon amour propose donc un voyage dans un Irak réel et imaginaire, pendant, après et au-delà de la guerre. Pour accompagner l'exposition, **L'Institut des cultures d'Islam** propose chaque samedi durant le mois du ramadan des soirées de contes, des spectacles ou des projections en plein air. Vous pourrez également partager en famille ou entre amis un *iftar*, le repas pris à la tombée du jour durant la période de jeûne.

VF





La résistance culturelle en **Irak** aujourd'hui

Comment continuer à créer dans un pays en guerre ? Comment continuer à créer lorsque son art est passible de peine de mort ? Les questions ne sont pas nouvelles, mais terriblement actuelles. Et l'Irak Phénix a toujours su renaître de ses cendres. Palimpseste de civilisations, qui se recouvrent et se chevauchent, il ne possède pas seulement un patrimoine perdu, mais aussi une mémoire vivace et une scène actuelle émergente. ► **PAR BARBARA TISSIER**

Hilal Annaz
Quartier détruit d'al-Mdani,
Mosoul - 2017



Hussein el Ali Ahmed
Rise to the Sky – 2015
Technique mixte sur T-shirt
40 x 30 cm

L'écriture est née sur les berges du Tigre, et les Irakiens n'ont depuis cessé d'écrire, de réécrire, et de réinventer leur histoire, leur patrimoine, leur art. Si la guerre peut détruire des siècles d'architecture, d'un seul revers de bombe, la mémoire et l'imagination restent intactes. Ces artistes ré-écrivains sont à l'honneur à l'[Institut des cultures de l'Islam](#) ici à Paris. L'exposition « Bagdad mon amour » porte le nom d'une ville mille fois meurtrie et pillée, et reflète tout à fait l'élan créateur et bâtisseur chevillé au corps des artistes irakiens : le Bagdad Modern Art Group définissait dès les années 1950 « l'antique modernité ». Et le Mosul Eye Bureau retient notre souffle : après avoir admiré les œuvres d'Ali Assaf et de Walid Siti, on se retrouve dans une pièce quasi vide. Un ordinateur, un bureau, et une leçon de résistance culturelle.

RAGE DE DIRE

C'est l'histoire du Mosul Eye ([mosul-eye.org](#)), un blog créé anonymement par Omar Mohammed en 2014, alors que Mossoul vient d'être occupée par Daesh. Une chape de plomb s'abat sur la ville et aucun média, ou presque, n'y a accès. Au péril de sa vie, le Mossoulien décide d'utiliser l'information comme arme. Le cyberspace est son terrain de

guerre. Chroniquer le quotidien, documenter les pertes, archiver des écrits, des sons et des photos. Des coffres-forts et cimaises virtuels, pour des instruments de musique et des tableaux, en train d'être cachés sous les planchers.

Dans le Mosul Eye Bureau reproduit à l'ICI, des emplacements vides au mur. Ce sont les œuvres « invisibles » – d'abord cachées et aujourd'hui toujours bloquées par des restrictions douanières – qu'on ne peut voir que sur l'écran. Parmi ces œuvres qui brillent par leur absence, celle d'Hussein el-Ali, *Rise to the Sky*. Le jeune Irakien, né en 1994 à Mossoul, raconte (à *Artension* sur Twitter) : « Je peins depuis que j'ai 10 ans. Quand l'État islamique a pris le contrôle je n'arrivais plus à vivre. Impossible d'accepter, de m'adapter. J'ai décidé de peindre ma mystique pour m'échapper. » Avec les moyens du bord, des restes de pigments, du plâtre, et un T-shirt blanc en guise de toile, Hussein peint un soufi en transe dans un tourbillon de couleurs. Une élévation. « J'ai peint pendant toute l'occupation, mais tout est sous les décombres aujourd'hui. »

C'est ironiquement durant la libération qu'Hussein a tout perdu. Un attentat à la voiture piégée devant la porte, puis les bombardements alliés,

ont détruit la maison familiale, les œuvres et le matériel. Autres œuvres « absentes » : le minaret al-Hadba d'Osama Ayad, peint juste avant sa destruction par Daesh, *The Great Church* de Sarah Sabah Sheto, qui représente l'église Al-Tahra de Qaraqosh (ville frontalière de Mossoul presque vidée de ses habitants), dans laquelle a eu lieu en novembre dernier « Return », une des premières expositions post-Daesh. Les artistes se sont presque tous attelés à peindre et photographier leur ville. Dans un élan de préservation de la mémoire et du patrimoine, avant sa digitalisation.

SANGLOTS LONGS DE VIOLONS

Cette révolte silencieuse du pigment et du pixel, qui s'est opérée volets fermés, n'est pas que visuelle. Elle a pour bande originale le violon d'Ameen Mokdad. Le jeune musicien n'a cessé de composer alors que la musique était interdite. Il a joué sur son toit, le jour de la prise de Mossoul. Il a dès lors non seulement composé mais aussi joué, enregistré, et partagé sa musique sur Facebook (dont le vibrant *Younes the Stranger*). Au bout de plusieurs mois, il est démasqué et ses instruments sont confisqués. Il réussit à se cacher avant que sa peine ne soit prononcée, et continue à jouer avec des cordes bricolées jusqu'à la libération.

Ces jeunes Irakiens ont, comme beaucoup avant eux, utilisé l'art comme dernier recours face à la peur, à l'incompréhension, à la barbarie. Mais leur souffle vital s'est propagé sur la toile. Notamment grâce au blogueur Omar Mohammed (dont l'identité était alors inconnue). Rarement le cyberspace, en tant que lieu de résistance, de création, de diffusion, et même d'exposition, n'a été si bien utilisé. Aujourd'hui Omar Mohammed parle à visage découvert et annonce ses objectifs : faire perdurer la résistance culturelle et faire non seulement revenir les habitants exilés, mais aussi des universitaires et des artistes du monde entier. Des concerts sur Facebook Live sont prévus, les artistes continuent à poster leurs œuvres sur Instagram. Internet est un lieu de réinvention de la résistance et de solidarité efficace. Mais la dématérialisation ne peut être qu'un palliatif pour remédier aux contraintes matérielles, que l'on espère toujours temporaires. ♦

Pour en savoir plus :

« Bagdad mon amour » jusqu'au 29 juillet à l'[Institut des cultures de l'Islam](#) à Paris (18^e) • [www.institut-cultures-islam.org](#) • [https://mosul-eye.org](#) • [www.facebook.com/TELEGRAPH.CO.UK/videos/10155478139089749/](#) • [https://soundcloud.com/ameen-mokdad/younes-the-stranger-ameen-mokdad](#)



**Institut
des Cultures
d'Islam**

Presse digitale

DU 29 MARS AU 29 JUILLET

Exposition "Bagdad, mon amour" à l'Institut des Cultures d'Islam

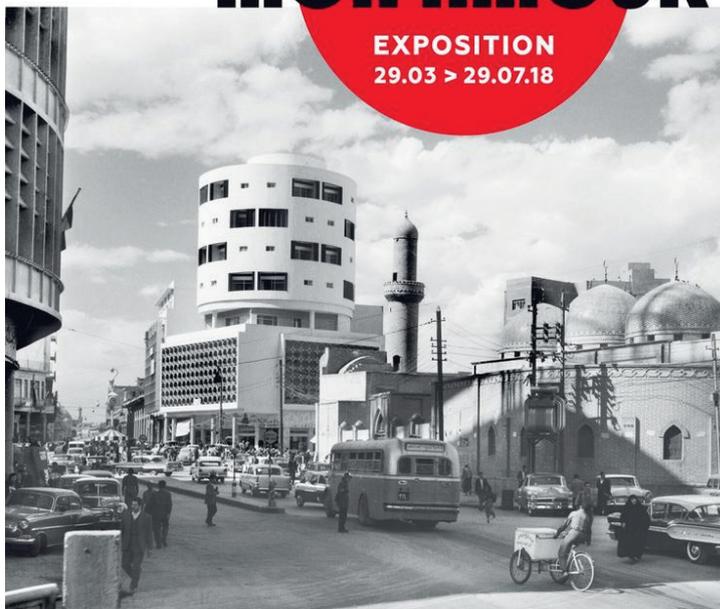


Découvrez l'exposition "Bagdad, mon amour" à l'Institut des Cultures d'Islam du 29 mars au 29 juillet 2018



BAGDAD MON AMOUR

EXPOSITION
29.03 > 29.07.18



Avec *Bagdad mon amour*, l'ICI veut montrer l'engagement des artistes irakiens pour la préservation de leur patrimoine, ravagé par des décennies de dictature et de guerre. Cette nouvelle saison culturelle rend hommage à *Hiroshima mon amour*, chef d'œuvre d'Alain Resnais écrit par Marguerite Duras, pour évoquer

en filigrane les conflits, pillages et destructions en Irak à travers le travail d'artistes. Reprenant la figure de la métaphore, omniprésente dans le film, l'exposition propose un parcours parmi des oeuvres d'art moderne et contemporain qui s'approprient les architectures, symboles et objets du passé comme autant de moyens de survivance d'une identité en péril.

Tout au long de l'exposition, de nombreux événements mettent à l'honneur l'Irak de l'antiquité à nos jours. Venez écouter L'Épopée de Gilgamesh, l'un des plus anciens récits du monde, danser avec le quartet Radio Bagdad sur des sonorités à la croisée de l'orient et de l'occident, et vous laisser émouvoir par l'idylle de Salima Mourad et Nazem El Ghazali, grands chanteurs irakiens du début du XXe siècle. Participez aux conférences sur la sauvegarde du patrimoine en zones de conflits, la situation des journalistes en Irak, la bataille de Mossoul, le modernisme architectural et littéraire irakien, ou encore l'histoire de grandes figures comme le philosophe Al-Farabî, le poète Al Mutanabbî et le calife Al-Ma'mun.

Avec les films et documentaires, plongez dans le quotidien d'une famille avant et après la chute de Saddam Hussein, au cœur du destin méconnu de l'archéologue et espionne Gertrude Bell, dans les paysages grandioses du Kurdistan et dans le dédale des rues fantasmées d'un Bagdad en Technicolor... Constructions babyloniennes en LEGO® , embarquement pour *Le voyage de Zyriab* de Bagdad à l'Andalousie dans les pas d'un poète musicien, ciné-goûters et ateliers de pratiques artistiques invitent aussi le jeune public à découvrir d'autres horizons. Et à l'occasion du ramadan, l'ICI propose chaque samedi une soirée exceptionnelle : contes des *Mille et Une Nuits*, puis iftars à partager en famille ou entre amis, suivis de spectacles et projections en plein air.

Partenaires



Institut des Cultures d'Islam Plus d'informations

Tags :

Bagdad

Irak

France Culture

Événement Partenaire

Bagdad mon amour à l'Institut des Cultures d'Islam : une pulsion artistique

📅 4 Avr 2018

Art-Trope a eu l'occasion de participer, en avant-première, à la visite de l'exposition "Bagdad mon amour" qui se tient à l'Institut des Cultures d'Islam à Paris du 29 mars au 29 juillet 2018. Guidés par Morad Montazami, Commissaire de l'exposition, l'équipe de l'Institut et certains Artistes, nous avons pu découvrir les œuvres sélectionnées des Artistes irakiens et transnationaux. Entre Art et Histoire, l'exposition reflète le dynamisme artistique et culturel du pays face aux menaces qui pèsent sur son patrimoine.



Drone sur le grand Ziggurat d'Ur © Hanaa Malallah

L'Institut des Cultures d'Islam à la croisée des chemins

L'Institut des Cultures d'Islam n'est pas nouveau sur la scène artistique parisienne. En effet, déjà en 2006 s'est mise en place sa préfiguration à partir de l'ancienne école qui occupait l'un de ses bâtiments actuels. Néanmoins c'est surtout à partir de 2013, suite à l'ouverture du nouveau bâtiment de l'Institut, qu'une nouvelle impulsion est donnée. Cet établissement culturel de la [Ville de Paris](#) se veut une ouverture sur le monde, un lieu de rencontre et d'apprentissage. L'enjeu de la cohésion sociale fait ainsi partie intégrante de son ADN. "La spécificité de l'Institut des Cultures d'Islam, au-delà d'être réparti sur deux bâtiments (...), c'est d'accueillir dans [l'un d'entre eux] une salle de prière, qui appartient et est gérée par la Grande Mosquée de Paris. Le but étant que puissent se croiser des publics très différents" rappelle Stéphanie Chazalon, Directrice Générale de l'Institut. Ces rencontres sont encouragées par une programmation multidisciplinaire qui transcende les publics. Tant pour Stéphanie Chazalon que pour Bérénice Saliou, Directrice Artistique, Culturelle et scientifique de l'Institut, "l'ouverture", dans toutes ses dimensions, est un maître mot.



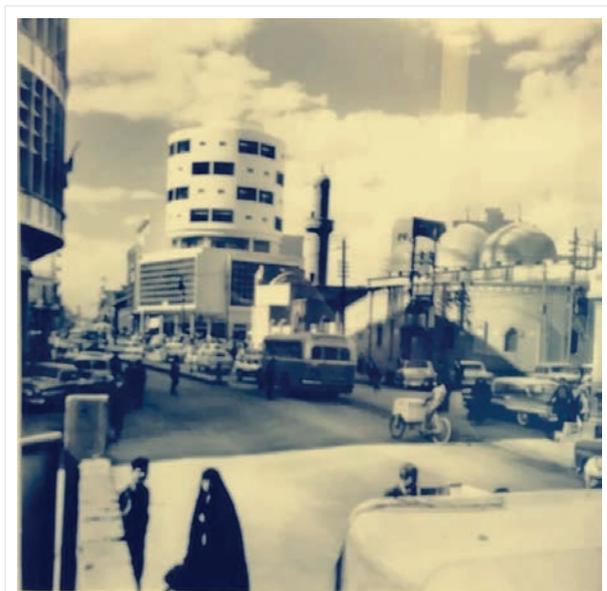
L'Ennemi invisible ne devrait pas exister, Michael Rakowitz © Nick Ash

L'exposition nommée "Bagdad mon amour" est un "cri du cœur"

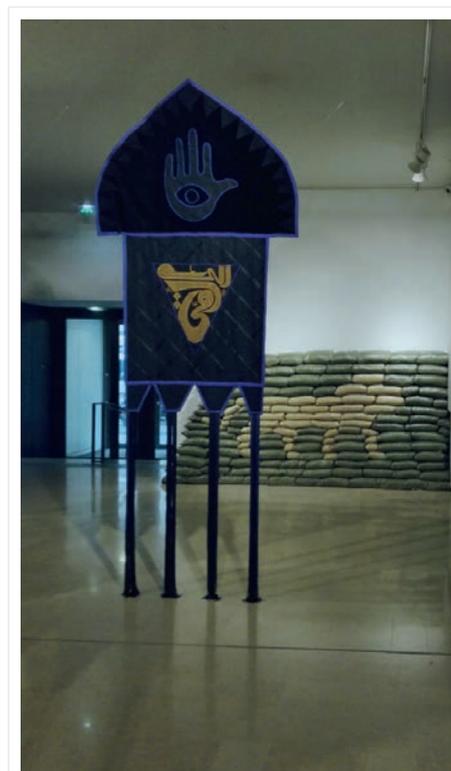
Placée sous le haut patronage de l'**UNESCO**, l'exposition "**Bagdad mon amour**" croise des regards d'Artistes irakiens et transnationaux sur le patrimoine artistique et culturel de l'Irak depuis les conflits qui secouent le pays. **Morad Montazami**, Commissaire de l'exposition mais également Research Curator "Moyen-Orient et Afrique du nord" à la **Tate Modern** de Londres, a conçu cette investigation collective comme un manifeste artistique. "Cette exposition a été pensée comme une exposition manifeste (...). L'hommage qui est rendu à Bagdad (...) est avant tout un "cri du cœur" en réponse à la tragédie patrimoniale et humanitaire de l'Irak (...). L'exposition prend appel des pillages des musées et sites archéologiques irakiens à partir de 2003 (...). C'est l'enjeu d'un héritage visuel (...)." nous explique le Commissaire de l'exposition. Quinze ans après l'arrivée des américains sur le territoire irakien, il s'agit de mettre en lumière la pulsion artistique qui s'y déploie. "Nous n'avons pas assez regardé comment les Artistes modernes et contemporains ont eux-mêmes pris en charge la question de la préservation de cet héritage" rappelle Morad Montazami.

Un parcours entre Art et Histoire

Parcourir l'exposition "Bagdad mon amour", c'est cheminer entre Art et Histoire. "Le travail de l'Artiste est aussi de compléter la perspective des historiens et des archéologues" comme le souligne Morad Montazami. Ainsi, l'exposition s'ouvre sur les "fenêtres" tissées de l'Artiste **Ali Assaf** réalisées en 1993 en hommage à sa mère couturière en Irak. Dans ces drapés des couleurs, l'Artiste reprend la forme des fenêtres de style "anglo-indien" des bâtiments de la ville irakienne de Bassorah. Chaque couleur exprime un rapport à la mémoire personnelle de l'Artiste et collective du pays. Le rouge représente l'Asie, le beige la simplicité, le noir les habits pour femmes que la mère de l'Artiste fabriquait. En dialogue avec ces fenêtres ouvertes sur le monde, la sculpture en sacs de sable de l'Artiste **Julien Audebert**, intitulée Sandbagwal et réalisée en 2011, reprend la figure dans les années 50. Les regards croisés se multiplient et se rejoignent dans la dernière salle de l'exposition, bureau temporaire du collectif **Mossul Eye**. Ce réseau d'intellectuels a été créé pour documenter l'arrivée de l'Etat islamique et faire revivre l'identité de Mossul. Un cri qui résonne haut et fort.



Rue Shorja, Bagdad, Latif Al Ani, 1950 © Art-Trope



Les fenêtres de tissu: pour ma mère, Ali Assaf, 1993 © Art-Trope

Le mot de Morad Montazami, Commissaire de l'exposition

Afin de rentrer plus en détails dans le cœur de l'exposition, nous nous sommes entretenus avec Morad Montazami. "Les étendards du hall de l'exposition en font un espace manifeste. L'idée est de montrer que les gestes de préservation sont aussi des gestes de réinvention. Terminer l'exposition par Mossul Eye est un moyen de rappeler que dans la réalité du terrain, il y a les mêmes enjeux" nous explique-t-il. "Dans un pays en état de crise patrimoniale, il faut gérer la crise certes, mais il faut aussi montrer que le dynamisme culturel est détruit en même temps que les objets. Ce dynamisme ne se transmet que par les Artistes qui ont vécu cet héritage" rappelle Morad Montazami. S'agissant de la place des Artistes s'inspirant des cultures d'Islam sur la scène artistique internationale contemporaine, "la réinstallation en 2011 du Pavillon Irakien à la Biennale de Venise est une étape importante. Cela n'avait pas été fait depuis 1977" indique le Commissaire d'exposition. C'est pour mieux saisir les enjeux du dynamisme culturel et artistique d'un pays en crise que l'Institut des Cultures d'Islam vous invite à partager une expérience unique, entre Art et Histoire.



ACTU SORTIES FOOD & DRINK TENDANCES LES TOPS LA NUIT PARIS    

Bagdad mon amour : un pont à travers l'histoire de l'Irak

Cyrielle | Expo | 29/03/2018



© LATIF AL ANI - Shorja Street, Bagdad, 1960 (détail) © Latif Al Ani, courtesy Ruya Foundation

***Bagdad mon amour* résonne comme un cri du cœur, d'espoir et de chaleur, à l'attention de tous les artistes qui ont fait ou font encore triompher la culture dans cette région du monde. Un cri qui résonne fort.**

Bagdad fut l'un des berceaux de la spiritualité islamique. Les plus grands maîtres à penser y vécurent, et l'enseignement de la doctrine soufie de l'Ecole de Bagdad continue de se perpétuer dans le monde musulman. Mais l'Irak est aussi **un pays de tragédies**. En dehors des incommensurables pertes humaines de ces dernières décennies, les destructions de patrimoine, elles aussi, se poursuivent.

C'est face à cette volonté des obscurantistes de briser l'humain en brisant sa création, d'annihiler son passé et ses origines, que s'érige l'exposition ***Bagdad mon amour***. En prêtant ses murs aux artistes d'hier ou d'aujourd'hui, qu'ils soient là-bas ou en exil, **elle fait enfin – du moins ici, à Paris – triompher la culture.**



Cloth Windows : For my mother, 1993 © Ali Assaf, crédit photo : Giampiero Orteni

À travers des archives inédites, des œuvres jamais exposées en France, mais aussi des spectacles, des films ou encore des conférences, l'ICI instruit autant qu'il interroge sur les multiples facettes d'une ville, tantôt cosmopolite et décomplexée, tantôt ravagée et étouffée.

Retour sur trois moments-clés, qui en disent long sur la portée aussi artistique que politique de ce cycle.

Diversité architecturale et cosmopolitisme à Bagdad

Nous voilà plongés dans les années 50-60. Bagdad la belle est en plein boum économique. La ville se modernise et les constructions explosent. Tous les courants architecturaux y sont alors représentés et les plus grands noms de l'architecture d'Europe et des États-Unis y laissent leur empreinte. On découvre à Bagdad autant de visages que de styles architecturaux immortalisés **par Latif Al Ani, l'un des tous premiers à photographier Bagdad avec un œil irakien**. Un mur de photos en noir et blanc qui nous racontent l'effervescence et la diversité architecturale de la ville et surtout comment elle participait à une certaine idée du cosmopolitisme.



Tahrir Square à Bagdad ©LATIF_AL_ANI - Courtesy Ruya Foundation

Entre patrimoine et vestiges, son œuvre documentaire se poursuivra jusqu'à l'arrivée de Saddam Hussein dans les années 1970. Pour Latif, la photo devait accompagner uniquement le progrès...

L'art occulté de Mossoul

Dans la petite salle rectangulaire discrètement nichée au fond de l'antenne du 19, rue Léon, l'exposition rend hommage à la ville de Mossoul. **Une ville ravagée par des années de combats**, entre frappes aériennes de la coalition anti-djihadiste à la rescousse des troupes irakiennes dans la reconquête du territoire, et les pillages des combattants islamistes de l'État Islamique (accusés au passage d'utiliser la population locale comme bouclier humain). Au mur, quelques photos de la richesse du patrimoine et des œuvres, mais surtout des carrés blancs, cerclés de noir, dont le vide rappelle sobrement les œuvres aujourd'hui détruites ou manquantes.



Hilal Annaz, La mosquée Al Safar, 2017 © Hilal Annaz, Mosul Eye Bureau

La mémoire retrouvée

Face à nous, cette toile, grande et colorée. Mystérieuse. Une œuvre d'art que l'on scrute avec attention comme pour en percer le mystère. Si la toile, abstraite, parle mais ne raconte pas, son histoire le fait pour elle. Car cette œuvre est celle de Lorna Selim, la femme du célèbre artiste irakien **Jewad Selim, l'un des fers-de-lance du mouvement Bagdad Modern Art group**, aujourd'hui décédé, et dont l'œuvre a été entièrement détruite. Soucieuse de conserver son héritage artistique, Lorna reproduira à l'identique l'œuvre de son défunt mari. Une histoire qui symbolise à elle seule l'engagement des artistes irakiens, qui œuvrent pour la sauvegarde et la réinvention d'un héritage culturel auquel le monde doit tant. Et force l'admiration.

Danses, conférences et soirées

Vous en voulez encore ? En plus de l'expo, l'ICI proposera **des conférences, pour se pencher sur divers aspect sociaux, culturels ou religieux de l'Irak**, comme la sauvegarde du patrimoine en zones de conflits, la situation des journalistes en Irak, la bataille de Mossoul ou le modernisme architectural et littéraire irakien.



Le Voyage de Zyriab © Bab Assalam

Et à l'occasion du ramadan, on nous donne **rendez-vous chaque samedi pour une soirée exceptionnelle** avec *Les Contes des Mille et Une Nuits*, des iftars à partager en famille ou entre amis, des spectacles et autres projections en plein air !

A ne pas manquer !

***Bagdad Mon Amour* à l'Institut des Cultures d'Islam**

56, rue Stephenson et 19, rue Léon - 18e

Jusqu'au 29 Juillet 2018

MOYEN-ORIENT

CULTURE | IRAK | EXPOSITION | ARTS PLASTIQUES

«Bagdad mon amour», l'art irakien contemporain

Par Eric Bataillon

Publié le 30-05-2018 • Modifié le 30-05-2018 à 13:22



Hanaa Malallah : « Drone hits the Great Ziggurat of Ur » dans « Bagdad mon amour » à l'Institut des Cultures d'Islam (ICI).

Hanaa Malallah

De nombreux artistes irakiens contemporains multiplient les stratégies pour réinventer leur patrimoine, qu'il soit mésopotamien ou moderne. L'exposition « Bagdad mon amour » à l'Institut des Cultures d'Islam (ICI), à Paris, permet d'en découvrir les différentes expressions artistiques : peintures, sculptures, collages, photographies... Entretien avec Morad Montazami, historien de l'art, directeur des Éditions Zaman Books, chercheur attaché à la Tate Modern de Londres et commissaire de l'exposition « Bagdad mon amour ».

RFI : *Bagdad mon amour* ressemble à une déclaration d'amour à l'Irak (<http://www.rfi.fr/tag/irak/>), un pays qui reste aujourd'hui ravagé par la guerre. Le titre fait d'ailleurs écho à *Hiroshima mon amour*, le film d'Alain Resnais, écrit par Marguerite Duras. Y-at-il un lien entre les deux ?

Morad Montazami : Pour le cri du cœur ou la déclaration d'amour, certainement. Par ailleurs, la référence, à peine implicite à *Hiroshima mon amour* de Resnais, a quelque chose de plus métaphorique. Notamment le rapport à la catastrophe assez implicite dans l'œuvre de Resnais a pu aussi m'inspirer dans une volonté de revenir sur Bagdad et avec les artistes de Bagdad d'une manière peut-être moins nostalgique, moins romantique et plus dans la célébration d'un héritage – même s'il est en péril, même s'il est en danger –, de plutôt célébrer la réinvention de cet « héritage » patrimonial et culturel de l'Irak.

Qu'y a-t-il dans cette exposition à l'Institut des Cultures d'Islam à Paris ?

C'est une exposition avec une « méthode » à elle, que j'appellerais une exposition généalogique. Il y a des générations différentes d'artistes irakiens : aussi bien d'artistes qui ont vécu ou qui ont même incarné la modernité postindépendance de l'Irak, à travers les années 1950 et le Bagdad Modern Art Groupe dont nous avons des protagonistes dans l'expo ; puis il y a une génération plus tardive, qui a connu les années 1970 jusqu'à l'affirmation du pouvoir de Saddam Hussein et ses conséquences sur la vie culturelle et artistique irakienne et enfin des artistes contemporains qu'on peut voir dans les biennales ou ailleurs. C'est en retissant les liens et les dialogues « interrompus » entre ces artistes et aussi ces corpus d'images qu'on crée une exposition généalogique.

Ces artistes irakiens que vous exposez, peuvent-ils créer aujourd'hui en Irak ?

Évidemment, c'est toujours compliqué. Mais vous avez - au gré aussi des conflits comme celui qui touche l'Irak depuis trop longtemps - des poches de sécurité ou de tranquillité pour les artistes, comme au nord de l'Irak, au Kurdistan, à Souleimaniye, dans différentes zones comme ça où les artistes peuvent se replier. Par exemple, quand Bagdad était plus sous tension. Par ailleurs, il y a tout un mouvement d'internationalisation à grande échelle, à travers les biennales et les grandes expositions internationales essayant d'intégrer de plus en plus les artistes du monde arabe et du Moyen-Orient. Et aussi à plus petite échelle avec des initiatives d'artistes eux-mêmes, comme on peut voir dans l'exposition *Bagdad mon amour* avec un collectif de Mossoul, *le Mosul Eye* (<https://mosul-eye.org/>). À travers son blog et aussi à travers l'espace d'exposition qu'on leur a donné, il essaie de montrer des œuvres des artistes de Mossoul.



ALA YOUNIS : « Plan for Greater Baghdad » (2015) dans « Bagdad mon amour » à l'Institut des Cultures d'Islam (ICI). Courtesy la Biennale di Venezia

Ala Younis / Alessandra Chemollo, 2015

Vous évoquez des stratégies artistiques pour réinventer le patrimoine national irakien.

Cela va du degré zéro de la réinvention, qui consiste à reconstituer des statuettes et des objets pillés du musée des Antiquités de Bagdad, notamment de 2003 avec la grande vague de pillages suite à la chute de Bagdad, et à reconstituer ces objets en papier mâché, comme le fait un artiste comme Michael Rakowitz. Dans l'exposition, il reproduit ces objets à l'échelle de la plus petite amulette à la plus grande statue de bas-relief. Ou alors, il y a des réinventions plus métaphoriques, comme celles de l'artiste Sherko Abbas. Il a travaillé sur les représentations de pièces de monnaie irakiennes qui reprennent des symboles nationaux comme la carte de l'Irak, le palmier ou le barrage de Mossoul. Ce sont justement des symboles disparaissant avec le fait que ces pièces de monnaie ne sont plus en circulation dans l'économie irakienne aujourd'hui.

Les artistes travaillent donc sur des documents, des vestiges, des reliques... aussi bien de l'Antiquité que de la modernité. Beaucoup investissent un petit peu l'héritage de l'architecture moderne de Bagdad dans les années 1950. On découvre que Le Corbusier avait planifié un bâtiment à Bagdad. Et ce sont des artistes d'aujourd'hui qui sont allés retrouver ces archives de Le Corbusier à Bagdad, par exemple.

De nombreux d'artistes s'inspirent d'antiquités islamiques, mais aussi préislamiques, notamment sumériennes ou assyriennes. Est-ce que ce questionnement pose la question de l'identité irakienne aujourd'hui ?

Justement, ce qu'on peut peut-être noter dans l'exposition à travers ces montages d'archives et d'œuvres d'art que nous avons tentés, c'est de voir comment, dès les années 1950, cet héritage - notamment préislamique - de ces influences que vous avez rappelées (sumérienne, assyrienne, babylonienne, etc.), sont déjà plutôt vécues comme un collage par les artistes de la génération de Jewad Selim et Shakir Hassan Al Said. Déjà à leur époque, il s'agit d'un collage d'influences, une espèce de ressources à réinterpréter, à reformuler, à réinventer, plutôt que comme une identité « monolithique ».

S'il n'y avait qu'une raison pour aller voir *Bagdad mon amour* quelle serait-elle, selon vous ?

Cela serait certainement d'imaginer la prochaine renaissance de Bagdad – renaissance culturelle, renaissance artistique – et de tout simplement reprendre contact avec un pays dont on a entendu les malheurs depuis bien longtemps, pour lequel pourtant bien des artistes continuent à se battre et qu'on aurait plus que raison de soutenir.



MICHAEL RAKOWITZ : « The Invisible Enemy Should Not Exist » (détail) dans « Bagdad mon amour » à l'Institut des Cultures d'Islam (ICI).

Michael Rakowitz / Nick Ash

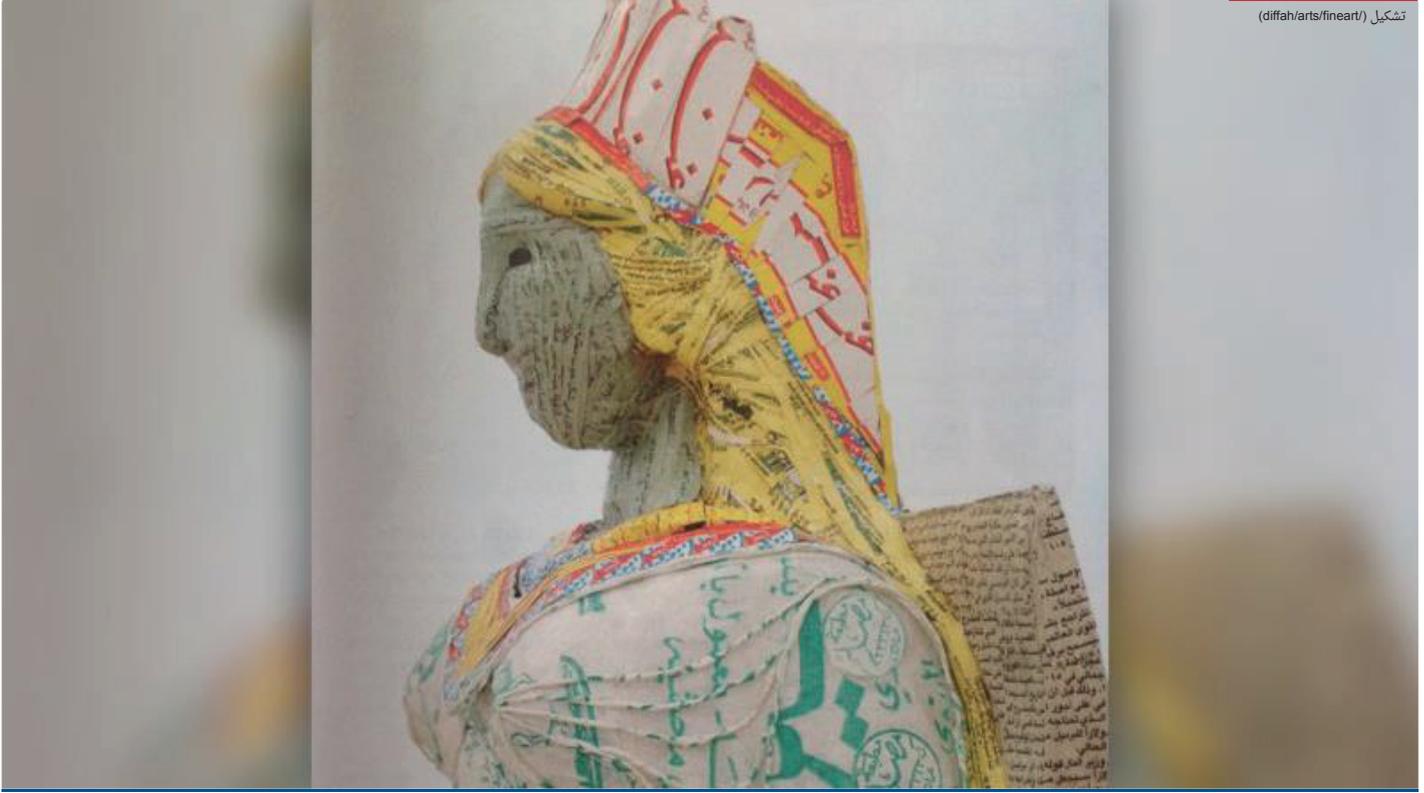
► [Ecouter l'intégralité de l'interview avec Morad Montazami dans l'émission *Orient Hebdo* \(http://www.rfi.fr/emission/20180428-artistes-irakiens-contemporains-leur-patrimoine\)](http://www.rfi.fr/emission/20180428-artistes-irakiens-contemporains-leur-patrimoine)

► [Bagdad mon amour \(https://www.institut-cultures-islam.org/bagdad-mon-amour/\)](https://www.institut-cultures-islam.org/bagdad-mon-amour/), exposition de l'art irakien contemporain à l'Institut des Cultures d'Islam (ICI), jusqu'au 31 juillet 2018.

"بغداد حبي": معرض الحضارة التي داسها الأميركيون

بوعلام رمضاني /diffah/author/2018/1/25/ بوعلام-رمضاني 3 يونيو 2018

تشكيل (diffah/arts/fineart)



مهد الكتابة والعجلة

كتبت السيدة خياري - التي وعدت "خضفة ثالثة" بحديث في أقرب وقت - بكلمات تدفع عنوة إلى زيارة معهدنا المنسد بعداً عن باريس المخملية، ممجدة عراق الرافدين والحضارة، ومبررة معرضها التظهيري، ومذكرة بمرجعيات وكنوز مهد الكتابة والعجلة والتعددية الفكرية والإبداع الفني والفكري والأدبي الإنساني النادر. وحديثها في البداية عن حمورابي أول قانوني العالم وبابل المدهشة انطلاقاً من القرن الثامن عشر قبل الميلاد كان كافياً لإيقاع الزائر في مخالب إحدى أروع القصص الإنسانية مع عطر وتكهة التاريخ الحضاري غير العادي. بغداد، التي تعد اليوم مصدر تهيب وخراب في المتخيل الغربي رغم أجواء الانتخابات النيابية السلمية، هي بغداد (وكما صورها المعرض) ابن الفريد والمتنبي، وبغداد المؤمن والمليدين الذين تعايشوا في سلام وفي جو فكري متسامح ودون إقصاء. بغداد حب السيدة خياري هي بغداد تبادل العلم المتعدد الفروع والتخصصات وبيت الحكمة الذي أسس في القرن التاسع وأصبح مأوى الفلاسفة والعلماء والفنانين من العالم بأسره، وهو البيت الذي رمى بظلاله على حلب وقرطبة مرووراً بتونس وفاس، الأمر الذي سمح بنشر المعرفة الحضارية والفكرية الإنسانية من خلال الترجمة، وخاصة تلك المتعلقة بالحضارتين الرومانية واليونانية.

كلمة السيدة خياري تجسدت كما يجب في لوحات المعرض بتوقف الزائرين، الذين كانوا يعدون على الأصابع، مطولاً ساعة تجولنا أمام محطات ومرجعيات بلد المأمون والمدينة الفاضلة للفارابي وجنيد البغدادي وعبد القادر الجيلاني "ملك القديسين" الذي كلمني عنه ابن بغداد الكبير الآخر والحي الذي يبرز الخطاط الكبير غاني العاني في حديث "خضفة ثالثة". ومهد الصوفية المسلمة والمسالمة تحول إلى خراب خلال الأعوام الأخيرة ليس بفعل داعش فقط، كما أشارت إلى ذلك رئيسة معهد ثقافات الإسلام، دون ذكره بالاسم. وأميركا الإرهابية الأولى في العالم، حسب مواطنها الراديكالي شومسكي والتي سبقت داعش إلى تدمير حضارة الرافدين، والحرب الظالمة التي فرضها العم سام على الشعب العراقي باسم وضع حد لتهديد صدام النووي، كانت حاضرة وناطقة بالصورة والكلمة في المعرض على النحو الذي لا يترك مجالاً للتشكيك في تاريخ أصل الدمار الذي حل بالعراق الحبيب.

خضفة الجهل والهمجية

كما كان منتظراً أكدت رئيسة معهد ثقافات الإسلام أن المعرض إجابة على الجهلة والهمجيين، الذين راحوا يقتلعون ذاكرة وتاريخ وأيقونات الشعب العربي الكبير، لكن إجابتها خلت منهجياً من خلفيات الخطة الأميركية السابقة لبروز داعش، الأمر الذي يطرح أكثر من سؤال عن هذا التغيير الخطير بقلم السيدة خياري الاشتراكية. وستيفاني أزالوا المديرية العامة، وبرينيس ساليو، المديرية الفنية، وضعتنا هدف المعرض في سياق أشمل يربطها بين تكريم معهد ثقافات الإسلام للمخرج الفرنسي الكبير آلان روينيه صاحب تحفة "هيروشيما حبي" السينمائية التي استوحاها من رواية الكاتبة مارغريت دوراس، وبين عنوان معرض "بغداد حبي" من منطلق الرمزية الأدبية والفنية المشتركة من جهة والدمار الذي لحق بمدينة الإبداع التاريخي العربي أسوة بمبيله الذي طاول هيروشيما من جهة أخرى.



والأهمية الفنية لمعرض "بغداد حبي" تسمى شامخة شموخ الحضارة العربية في بلاد الرافدين، بقلم مراد منتظمي، محافظ المعرض والمؤرخ الفني والباحث في تاي ت مودرن بلندن ومدير دار منشورات زمان كتب zaman books التي تعنى بدراسات الحدائق العربية والآسيوية والإفريقية. وبحسب منتظمي، فإن المعرض بحث جماعي في الإستراتيجيات الفنية المرتبطة بإعادة ابتكار التراث الوطني العراقي، سواء تعلق بعراق الراقدين أو بالعراق الحديث. وتحت إشرافه، عرض فنانون عراقيون يعيشون في الخارج أعمالاً فنية متنوعة ارتكزت على علوم الآثار والمتاحف والهندسة، وعلى توظيف ذكي ومتنوع لتركيبة استعاري يتم من خلاله استعمال عدة وسائل ويساعد في تقدير منتظمي على التفكير في إعادة تأكيد حجم وفداحة النهب الذي طاول التراث المتحف العراقي (متحف الآثار القديمة ومتحف الفن الحديث) وأصبح ظاهرة انطلاقاً من عام 2000 في إثر حرب الخليج الثانية التي قادتها واشنطن وحلفاؤها وبعدها داعش.

احترام الثقافة البصرية

الزائر للمعرض يؤيد المحافظ منتظمي عند حديثه عن ثقافة بصرية، ولو أن هذه الثقافة أضحيت محدودة التأثير بسبب صغر حجم الصور والتعليق المرفقة التي تدفع أمثالي إلى إخراج نظراتهم الطيبة فضلاً عن الاكتفاء بجهة معينة من القاعة لعرض كل الصور بدل توزيعها عبر كل جدرانها في أحجام وتعليق كبيرة أكثر جاذبية، وهذا ما تم في القاعة المجاورة التي علقت فيها إطارات صور المعالم الأثرية العراقية الشهيرة.

شركو عباس، لطيف العاني، رسمي الخفاجي، علي عساف، سلام عطا صبري، جوليان أودبير، ضياء غزاوي، حيمات، هناء ملالة، مهدي معتمر، موصل أي بيرو، ميخائيل راقوفيتز، جواد سليم، لورنا سليم، وليد سبيتي، شريف واقد، علاء يونس- أسماء فنية كبيرة استطاعت أن تجسد مقاربة المحافظ منتظمي، الذي أراد توظيفهم كمنزلة الحاضر، كما فعل جيل الكبير جواد سليم في الخمسينيات من خلال جماعة فن بغداد الحديث بعملهم على إعادة بعث التراث الثقافي في متحف الآثار مستلهمين الحضارات السومرية والآشورية والإسلامية. الثقافة البصرية التي تحدث عنها محافظ المعرض منتظمي تجسدت في واقع الأمر من خلال اللوحات والأعمال التي عكست موهبة تشكيليين ونحاتين مبدعين عكسوا حساً فنياً عالياً أضحى نافذة تاريخية وحضارية مجسدة لمعادلة غارقة في أصالة تراثية وروحية وثقافية موحية ومعاصرة مجددة. وأعمال علي عساف "لامي"، التي تستقبل الزائر في مدخل المعرض بالطابق السفلي، كانت نموذجاً حياً عن المنحى الأول الذي تعزز لاحقاً بلوحة هناء ملالة، التي تظهر هبوط طائرة على معلم أثري عراقي، والتزاوج بين مذهبي الأصالة والحداثة تعمق أكثر من خلال منحوتة مهدي معتمر الخشبية التي تمثل دوامة انكسارات مفتوحة على كل القراءات برمزياتها التجريدية وتشكيلة الحاجز الرملي لجوليان أودبير. ومن اللوحات المتميزة والمؤثرة في المعرض لوحة لورنا سليم، زوجة الفنان الكبير جواد سليم، وهي اللوحة التي تؤكد مأساوية الخسارة الثقافية التي مني بها العراق بسبب الغزو الأميركي وتحكي قصة مبدع عراقي ترك بصمته في تاريخ الفن العراقي الحديث. إنها لوحة الكوفة التي أعادت تشكيلها زوجته وحملت اسمها بعد أن نهبت لوحة زوجها الأصلية عام 2003 في إثر الاجتياح الأميركي للعراق، كما كان مصير الكثير من التحف والآثار التي لا تقدر بثمن، وتعتبر اللوحة (1928) عن روح الكوفة الدينية من منظور فني وحضاري وليس من منظور عقائدي عبر رمزية الإشارات التي تحيلنا على تقنية التشكيلي الجزائري الكبير الراحل محمد خدة.

لهفة وذكائورية

الجميل في معرض "بغداد حبي" تجسيده مفارقة تحمل بين طياتها جانباً إيجابياً، تمثل في أهمية لوحات الماضي الحضاري المجيد والعريق والناذر تاريخياً وإبداعياً، وتحمل جانباً آخر سلبياً أعطى المرحلة السياسية التي قدمت في المعرض انطلاقةً من عام 1971 حتى عام 2015، وهي المرحلة التي يبدو أنها لم تنل الاهتمام الكافي بحكم خروجها عن مقاربة المحافظ منتظمي، والخاصة باللوحات التشكيلية التي عرضت من منطلق إبداعي خالص خلافاً للمرحلة السياسية المذكورة التي باتت تشكلاً سريعاً لصف وجمع سريعين لمجموعة من الصور والوثائق والخرائط والخطط والتعليق المرفقة. ويلخص هذا الجانب مسلسل النهضة المعمارية، التي عرفتها عراق الرئيس البكر حينما كان صدام نائبه يومها الرجل الأقوى لخلافته دون منازع، وهذا ما حدث حينما حكم العراق بيد من نار وحديد وسجن المهندس المعماري الكبير جادرجي إلى جانب آخرين بعد أن ساهم في تحقيق إنجازات عمرانية كبيرة قصف بعضها الأميركيون الذين جاؤوا ليحرروا العراق حسب زعمهم. تتجسد مرحلة التشييد والتنمية خلال السبعينيات والثمانينيات في المعرض من خلال خرائط وخطط بغداد الجديدة والبنائيات التي صمم الكثير منها جادرجي ومن بينها محلات التبغ والبريد المركزي وقاعة الرياضات، التي دشنتها صدام وسميت باسمه قبل أن تأخذ اسم قاعة بغداد بعد رحيله عقب الغزو الأميركي، ويجدر ذكر أن التصميم الأصلي للبنائيات المعنية يعود إلى المصمم السويسري الشهير لوكوروزي، وهي البنائيات التي اتخذها جزء من الجيش الأميركي مقراً له كما بينت صور المعرض.

مسار هذا الجانب من المعرض (والذي ظهر معرضاً منفصلاً عن جانب تاريخ العراق القديم) يظهر انطلاق أشغال قاعة الرياضات تحت شعار إعطاء الرياضة الأهمية اللازمة لتكوين شباب البلد صحياً قبل سجن مصممه جادرجي الذي قضى سنوات حسيه يقرأ النسخ المصورة من الصحف والمجلات التي كانت تسريها زوجته داخل أطباق الأكل، كما جاء في تعليق تحت البنائيات التي احتلت حيزاً كبيراً، ألف جادرجي داخل السجن ثلاثة كتب في صلب تخصصه وإنجازاته. تحديد بغداد كلف استناداً للمعرض أكثر من 7 مليارات دولار لم تذهب كلها لتعميرها ببنائيات فخمة وخصص جزء منها لتعظيم صدام في جداريات وتماثيل ونصب تذكارية ومن بينها جدارية ظهوره بلباس عسكري يتلقى نخلة من الملك نابوشودوسور. وبغداد العظيمة غزت الكويت قبل أن يغزوها الأميركيون ويشق صدام الذي تحدهم سابقاً ومكذباً مزاعم تدهور صحته. فصول تطور الوضع توقفت عند 2015، تاريخ تغيير اسم قاعة الرياضات من قاعة صدام حسين إلى قاعة بغداد بعد عرض خريطة انفجارات السيارات الملقمة انطلاقةً من تاريخ الغزو الأميركي وصولاً إلى داعش. والملاحظ عن هذه الفترة عدم عرضها بالقدر الكافي لسبب يمكن فهمه.

بغض النظر عن الخلل الذي سجلناه فنياً عن المعرض، استناداً لجانبه المنفصلين بشكل تعسفي، يبقى حدثاً ثقافياً متميزاً، ويستحق أن يعرض في أماكن ثقافية فرنسية أخرى يتردد عليها محبو الفنون والحضارات، خلافاً لمعهد ثقافات الإسلام الذي يخيف الكثير من الفرنسيين النخبويين وغير النخبويين بحكم طبيعة تواجد الجغرافي في باريس أصقاع العرب والسود السفلى!

BeauxArts

SÉLECTION

Les 5 expos gratuites à ne pas manquer en juin à Paris

Par **Julie Ackermann** • le 8 juin 2018

On vous l'accorde, il peut être difficile de courir les musées lorsque son porte-monnaie fait grise mine... De galeries en musées, tour d'horizon dans la capitale des expositions gratuites pour commencer le mois l'esprit léger !

5. Vivre à Bagdad

L'Irak. Qu'évoque ce pays si ce n'est une terre décimée par la guerre ? Et pourtant. De leur côté, et malgré des conditions très précaires, les artistes irakiens s'activent. À partir de documents d'archives, de reliques ou de vestiges de l'Antiquité et de nos jours, ils continuent à créer et tentent de réinventer un patrimoine fragilisé, pillé ou détruit. À l'Institut des Cultures d'Islam, l'exposition met à l'honneur des artistes modernes et contemporains qui réinvestissent leur histoire.



Michael Rakowitz, *The Invisible Enemy Should Not Exist* (détail)

Bagdad mon amour

Du 29 mars 2018 au 29 juillet 2018

Institut des Cultures d'Islam • 19, rue Léon • 75018 Paris

www.institut-cultures-islam.org